

La lettre

Patrick Sourd / Les Inrockuptibles / 4 novembre 2008

Jouant avec les thèmes de ses auteurs de prédilection, Pierre-Yves Chapalain invente un théâtre sous influence qui se révèle riche de surprises.

Cette ferme du bout du monde a des allures de maison maudite. Construite trop près de l'océan, la mer l'envahit sitôt la saison des grandes marées venue. On pourrait s'y croire aussi dans une usine de rempaillage ayant déposé le bilan. Comme s'il en pleuvait, il y a des chaises partout et leurs pieds baignent dans les grandes flaques d'eau noire qui parsèment la scène. Un capharnaüm de carcasses de bois sombre qui essaime son désordre sur le plateau et s'érige en amas menaçant dans le climax très arty d'un enchevêtrement aussi abrupt que dangereusement brinquebalant. Ici, tout est mystère, mais chaque détail compte. Autant d'indices dévoilés... Autant de pièces à conviction à porter au dossier de l'étrange comportement du père, le chef de la maisonnée, qui ne cesse de se plaindre d'un mal invisible qui le ronge et semble ne s'être jamais remis de la trahison d'un frère l'ayant écarté de ses droits à l'héritage, sans même lui avoir laissé une chaise pour s'asseoir. En prévision du retour au pays du frangin haï, c'est le ban et l'arrière-ban de la famille qui rappellent au logis, tandis qu'à la cave, la maîtresse de maison n'en finit plus de découper un stock de viande qui semble inépuisable. En prenant bien garde de ne rien dévoiler de ce qu'il adviendra lors du banquet final qui scelle les réconciliations de cette fratrie au bord de la crise de nerfs, on se contentera de préciser que Pierre-Yves Chapalain compose son histoire comme le cadavre exquis d'un hommage aux inquiétants univers de ses auteurs préférés. En guise d'avant-goût, sachez que *La Lettre* frissonne des ambiances des nouvelles d'Edgar Allan Poe, se perd dans les brumes chères à Maurice Maeterlinck et relaie des légendes paysannes dignes du *Baladin du monde occidental* de Synge... sans oublier, après un détour par *Théorème* de Pier Paolo Pasolini, de puiser largement au *Titus Andronicus* de Shakespeare et au *Thyeste* de Sénèque. Une recette plutôt corsée qui multiplie les coups de théâtre dans le vertige à répétition de ses délicieux effets kaléidoscopiques.

La lettre

Christine Friedel / Théâtre du blog / le 6 novembre 2008

À la recherche de la tragédie contemporaine, Pierre-Yves Chapalain imagine un bord de mer assez attendu (À peine nous sortions des portes de Trézène...) quoique glacé, une histoire de lettre qui se matérialise par surprise dans la poche d'une veste oubliée (gardez la sur vous !), et une histoire de famille à complication. Mais, s'agissant de la famille, et de la tragédie, c'est presque un pléonasme. Frère disparu, père malade, mère passant sa vie à « découper la viande », passants qui passent, fille enceinte... Cela finit par un rappel explicite de l'affaire entre Atrée et Thyeste : la salutation à la tragédie antique n'était pas indispensable, d'autant qu'il s'agissait de trouver la tragédie contemporaine. Pourtant, scéniquement, cela tien debout. Dans un décor riche de sa simplicité – un empilement sauvage de chaises, côté cour, et quelques uns de ces meubles modestes et dépareillés dans l'espace -, Pierre-Yves Chapalain réussit son coup avec une très bonne équipe de comédiens qui n'ont pas peur de prendre à bras le corps une langue charnue, poilue, non pas pauvre, mais avare, "regardante". Elle pèse tout son poids de silence, et tout mot dit est maudit, par la difficulté même qu'ont eu les protagonistes à l'accoucher.

Critique / La Lettre

La terrasse / Gwénola david / N°162 novembre 2008

Pierre-Yves Chapalain révèle la tragédie couvée sous l'épais feuillage du quotidien. Saisissant. Elle est arrivée furtivement, dans le froissement d'un jour ordinaire, au cœur d'une maisonnée posée sur le bord immense de l'océan. Une lettre, rédigée dans une langue inconnue, glissée à la dérobée dans la poche d'un ami, par hasard découverte. « La Lettre ». Puis une autre, et encore une autre. Et voilà que la routine de la vie commence à fendiller, que le réel lui aussi faseille. La mère, le père, la fille et le fils... tous échoués sur la grève d'une existence noyée sous le flot des habitudes rompent peu à peu les silences. L'ombre des lointaines douleurs jusqu'alors oubliées grippe les esprits, l'eau noire des souvenirs remonte lentement à la surface... les absents se glissent dans la pénombre du présent. William, le frère scélérat, disparu dans l'énigme d'un destin canaille, rôde dans les parages. Séducteur aux boucles d'or, miraculeusement épargné par les outrages du temps, il hante toujours les âmes qu'il a autrefois ravies et sème l'effroi autant que le désir. La fatalité trame en sourdine son ouvrage...

Atmosphère nocturne tendue par le suspens

Irrésistiblement, la tragédie serre à vif les nœuds du passé, les haines mal émouchetées écorchent les plaies, comme pour libérer les secrets enfouis dans la poussière grise des années. Sculptant ses personnages en clairs-obscur, l'auteur et metteur en scène Pierre-Yves Chapalain fore au cœur des situations quotidiennes, jusqu'à toucher les terreurs archaïques, les forces obscures qui agissent les êtres. Il semble traquer « *le chant mystérieux de l'infini, le silence menaçant des âmes et des Dieux, l'éternité qui gronde à l'horizon, la destinée ou la fatalité qu'on aperçoit intérieurement sans que l'on puisse dire à quels signes on la reconnaît* », dont parle Maeterlinck dans *Le Trésor des humbles*, cité en exergue. Sans cesse le tragique se cogne à la réalité prosaïque, incertaine cependant, qui parfois tourne au comique inquiet, au songe tourmenté. Cernés par un amas de vieilles chaises, enchevêtrées aussi serrées que les mensonges, les comédiens ourdissent l'intrigue tout en finesse et croisent avec habileté les genres, du théâtre antique au fantastique. Leur jeu naturel écarte tout accent de psychodrame mais laisse deviner, entre les trouées du langage, des mondes insoupçonnés, prêts à surgir, au seuil du conscient. Jusqu'au dénouement, implacable.

"La Lettre", de Pierre-Yves Chapalain

Télérama / Daniel Conrod / 3 novembre 2008

Comédien – on l’a souvent vu dans le théâtre de Joël Pommerat par exemple –, Pierre-Yves Chapalain est également metteur en scène et auteur. C’est de ces deux dernières qualités que je veux parler ici. Chapalain en effet présente jusqu’à la fin de la semaine (9 novembre) au Théâtre de La Tempête, à la Cartoucherie (Paris, XIIe) une mise en scène de sa dernière pièce, *La Lettre*.

Nous, je veux dire le public, sommes plongés dans un clair-obscur qui sera la couleur dominante du spectacle jusqu’à la fin, quelque chose de comparable aux grisailles en peinture. Sur le sol, du béton, avec ici et là des flaques d’eau, des chaises dispersées, quelques ouvertures – plutôt que des portes – en fond de plateau et puis, à main droite, cette fois-ci, un amoncellement de chaises, produisant l’effet d’un barrage ou d’une forêt, d’une arrête dans la gorge, d’un mot qui ne passe pas, d’un truc qui est là et ne devrait pas y être, comme le refoulement par exemple, le tabou, l’interdit, le secret de famille... Dans cet univers, on ne sait jamais trop pourquoi des personnages arrivent ou disparaissent. Le père dit qu’il va mourir, il est en colère, un atrabilaire sans doute. La mère, elle, ne cesse de retourner à la cave où elle découpe le cochon ; elle a cette préoccupation de nos mères d’autrefois, toujours à faire, à tourner, à s’interposer, comme si elles devaient constamment justifier leur existence. Elle dit que l’eau monte, que bientôt la maison sera emportée par l’océan. Elle protège ses enfants. Il y en a deux, une fille et un garçon. La fille qui est enceinte, le garçon qui veut partir. Il y a aussi un ami de la famille qui revient après avoir disparu. Egalement la sœur du père et son mari. Egalement, à la toute fin de la pièce, le frère du mari ; entre les deux, il y a eu de l’arnaque au moment des partages des terres et de la ferme. Et puis, il y a ces lettres, des lettres écrites dans une écriture mystérieuse, adressées par on ne sait trop qui à on ne sait trop qui, encore une affaire pas claire.

La Lettre, c’est un peu ça, un monde disparu ou condamné à disparaître, des gouffres sous nos pieds. Quel monde ? La paysannerie sans doute, le monde rural, les champs, les animaux, les fermes, le travail des mains, les éléments, les mots comptés, les vieilles querelles, les vengeances qui ne cessent jamais, les terres morcelées... Aucun fil ne permet tout à fait de comprendre comment c’est arrivé. Nous, le public, on est là comme témoins de ce qui reste, fragments, silences, apparitions, disparitions, cris, gestes violents, pleurs. La langue de cette pièce est étrangement belle. L’atmosphère du plateau, troublante. Je sais, ces mots ne veulent pas dire grand chose, mais enfin quelquefois, ils disent ce qu’ils disent, une langue étrangement belle et une atmosphère troublante, débrouillez-vous avec ça et galopez à La Tempête et puis, filez, si la chose n’est pas encore faite, voir *La vie moderne* de Raymond Depardon. De *La Lettre*, on pourrait presque dire qu’elle est l’inconscient, la face obscure, de *La vie moderne*. Un mot encore, les comédiens de Chapalain, qui ne joue pas dans la pièce, sont des passeurs d’exception. Avec eux, nous pouvons regarder sans crainte ce qui se passe au fond des gouffres et par dessus les silences.

Pierre-Yves Chapalain, aux sources de l'inquiétude

Armelle Héliot / Figaro Blog / 19 octobre 2008

Pierre-Yves Chapalain est un jeune auteur que l'on ne connaissait pas encore, un écrivain qui met en scène lui-même son texte, *La Lettre* dans la petite salle du théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie de Vincennes. Comédien, il a souvent joué sous la direction de Joël Pommerat et si leurs univers sont très différents, quelque chose peut les lier, qui serait une tonalité feutrée, mystérieuse, des représentations, un goût de l'ellipse, un goût de l'incertitude.

C'est à *la dérobée* que se donnent les choses, les faits comme les êtres, les scènes comme l'intrigue qui se recompose chemin faisant. On ne sait pas où se situe l'action de *La Lettre*, mais l'océan dont il est question, le mot "grève" pour désigner la plage, nous renvoient à la Bretagne (comme le nom Chapalain), une Bretagne des légendes, de la ville d'Ys et de l'Ankou...et l'eau qui monte, les bois flottés ramassés, les signes et les objets que l'on cherche et ramasse au long du littoral, disent bien un pays de tempête et d'horizons vastes.

C'est pourtant l'enfermement qui prévaut ici. Scénographie radicale : des chaises, vieilles chaises d'église ou d'école, réparties sur le plateau, le béton éclairé de flaques d'eau, et, à cour, l'amoncellement d'autres chaises en une étrange cathédrale dont on se dit qu'elle recèle un danger (Marguerite Bordat)...Et l'une des plus belles scènes est celle où la mère lit, relit une lettre, et où l'on devine, alors qu'elle est seule dans le champ du jeu (lumières de Gilles David et Catherine Verheyde), les craquements sinistres du bois, comme si quelque chose allait surgir, venu de cette caverne angoissante.

Il y a là quelque chose d'archaïque, une épaisseur de tourbe. On pense à Synge et à tous ces grands poètes du monde celtique, gaélique. D'ailleurs Pierre-Yves Chapalain a été l'interprète du *Baladin du monde occidental* dans la mise en scène, il y a quelques années, de Pierre-Yves Couleau, version puissante de la pièce et si l'on supprimait les sonneries de téléphones ou moteurs de voitures, on pourrait être bien loin en arrière.

Sept comédiens se partagent ces rôles comme autant de figures d'une humanité souffrante, violente, hantée par le passé. Pays où sans doute les morts côtoient les vivants ou reviennent comme fantômes, demander des comptes ou réveiller les douleurs enfouies. Tout craque, et les corps saignent.

Cette *Lettre* est très ambitieuse, donnée tout en références à des textes de la plus haute littérature de Shakespeare à Maeterlinck. Le sublime côtoie le prosaïque comme les morts taraudent les vivants, Les comédiens sont fidèles au registre imposé par la scénographie, les costumes, et l'auteur-metteur en scène : un peu trop d'expressivité, parfois, pour compenser les ellipses sémantiques. Car c'est au comédien, devant le public (on s'adresse souvent à lui, le spectateur est pris à témoin) de raconter une histoire susceptible d'être comprise. Et ce n'est pas toujours évident... Saluons Patrick Azam, Philippe Frécon, Perrine Guffroy, Laure Guillem, Yann Richard, Catherine Vinatier, Margaret Zenou, Airy Routier.

Armelle Héliot (Figaroscope)

29/10/2008



Un nouvel auteur, Pierre-Yves Chapalain signe également la mise en scène de ce texte très inspiré par la Bretagne de ses origines. Dans une maison du bord de l'océan, le passé hante une famille qui se disloque. Le récit est mené de manière volontairement elliptique. Au spectateur de recomposer l'ensemble de l'intrigue.

Critique

Une personnalité s'affirme ici par une écriture et un style de représentation. Toute l'équipe artistique, les acteurs, comme les créateurs de l'espace, du son, des lumières, est unie pour donner à ce conte fantastique qui rappelle les histoires âpres de l'Irlande ou du pays de Galles, une densité particulière. Une atmosphère inquiétante et envoûtante

Saignant à point

Olivier Pansieri / Les trois coups / 17 octobre 2008

Nous revoici à la Cartoucherie (Théâtre de la Tempête) à siroter nos verres sous les arbres embrasés par l'automne. Bientôt, il fera trop froid pour rester dehors avant et après le spectacle. Raison de plus pour en profiter. Cette fois, nous allons voir « la Lettre », spectacle écrit et mis en scène par Pierre-Yves Chapalain. Un petit bijou de poésie fantastique et d'humour noir.

Nous sommes au bout du monde, c'est-à-dire en Bretagne, chez des paysans. Le père dit qu'il est malade, le docteur dit qu'il n'a rien, la fille n'ose pas dire qu'elle attend un enfant, la mère écoute tout le monde sauf elle-même. Il est question d'une lettre qu'Aurélio lui a remise. Quelqu'un l'avait fourrée à son insu dans sa poche. Au fait, qui c'est, cet Aurélio ?

Univers ténébreux à souhait grâce à l'utilisation judicieuse des chaises par la scénographe Marguerite Bordat, du son par Frédéric Lagnau, des lumières par Gilles David et Catherine Verheyde. D'emblée, on y est : en terre bretonne à la veillée, quand les histoires d'Ankou et autres esprits des morts refont surface dans les mémoires. Brrr...

Un, par exemple, qu'on n'est pas prêt d'oublier, c'est le William ! Le beau, l'irrésistible tonton William, à qui le grand-père avait tout légué. Alors que ce n'était que le cadet. Si c'est pas malheureux ! On plaisante, mais on est ravi que, pour une fois, un auteur sache faire parler des vrais gens. Une langue âpre et colorée, qui roule allègrement sur cette sombre fable en vagues puissantes.



On le verra, Pierre-Yves Chapalain connaît cependant ses classiques et ne dédaigne pas de larder en outre son histoire de mythes éternels. L'Ankou, donc, mais aussi l'autre « oncle William » (le Shakespeare de *Macbeth* et de *Titus Andronicus*), sans oublier les Atrides. On ne se déchire bien qu'en famille, comme chacun sait.

Dans celle des comédiens, on demande la mère (on en redemande même !) : Catherine Vinatier, Laure Guillem la belle-sœur et Perrine Guffroy – si j'ose dire « père et fils » : elles sont extraordinaires. Airy Routier casse la baraque en beau-frère coiffeur, Philippe Frécon en père grincheux. Mais tout le monde tient fort bien la route : celle du plaisir du texte.

Au final, on a un festin de dialogues acerbes et de scènes parfois très fortes. Mes préférées : celle où le fils dit, avec ses pauvres mots, à sa mère qu'il veut partir, et celle des voisines venues, avec leurs mauvaises langues, sonder leur superbe rivale. Chapalain est un poète doublé d'un fin observateur. Voilà quelqu'un qui connaît les femmes, c'est-à-dire l'homme, et sait cuisiner. Saignant à point.

Qui sème le vent...

Stéphanie Richard / Théâtre Online / 15 octobre 2008

Dans une langue rugissante qui vient nous happer comme une vague, Pierre-Yves Chapalain nous plonge dans un univers au bord du gouffre. Le fantastique se glisse alors insidieusement dans cette tragédie quotidienne et distille son obscurité pas à pas jusqu'à frôler le burlesque. Nous voici clairement en présence d'un OTNI (objet théâtral non identifié) où il est préférable de lâcher ses amarres si l'on veut voguer quelque temps au milieu de cette tempête...

Au bord de l'océan, alors que les eaux semblent monter dangereusement, un homme se dit mourant et souhaite réunir autour de lui sa famille. Mais une lettre arrive, rédigée dans une langue inconnue et vient perturber l'apparente banalité du quotidien. Les souvenirs remontent et les fantômes du passé viennent caresser la digue. Ici pas de héros, juste des êtres humains embourbés dans des destinées parasitées par des puissances surnaturelles.

Sur le plateau, une marée de chaises échouées. Entre elles, sept comédiens naviguent sous une lumière feutrée. Dès les premiers instants, nous sommes immergés dans une ambiance à la fois déroutante et ordinaire. Ordinaire, parce que la situation l'est, la mère et la fille s'enquière de la santé du père auprès du médecin venu lui rendre visite. Et déroutante car déjà pointe un texte légèrement déstructuré, pas assez pour nous inquiéter mais suffisamment pour nous laisser penser que nous ne sommes pas précisément dans un univers réaliste. Progressivement le texte de Pierre-Yves Chapalain gagne en folie, en singularité, pour atteindre son apogée lors du monologue du fils, magnifique moment, où la langue semble se déchirer dans la bouche de l'interprète.

Pierre-Yves Chapalain a souhaité que ses comédiens ne composent surtout pas de personnages et soient au plus près de leur propre humanité. Il a en partie réussi et cela apporte même parfois plus d'étrangeté que de naturalisme. Mais les performances restent inégales, les comédiens semblent par moments presque égarés et le texte perd de son sens. Mais qu'importe, il nous reste une écriture puissante et l'émergence évidente d'une personnalité audacieuse. Un théâtre qui ose et nous bouscule avec intelligence et originalité.



Somebody's Watching

Nick Woods / Paris up-date / 22 oct. 2008



The tortured family has to protect itself from the forces of nature.

Strange things are happening. The small coastal town is flooded, and there is an eerie sound of water all around. The tortured family at the center of this dark tale is forced to take refuge indoors behind a wall of kitchen chairs piled high against the forces of nature. But supernatural forces are also at work: random letters addressed to the mother of the family, written in some kind of coded language, keep appearing from nowhere in the jacket pocket of a family friend, Aurélio. “*Je vous regarde,*” they warn. But who is watching?

Director and playwright Pierre Yves Chapalain has produced a tense tale of human suffering, both self-inflicted and originating in the external world. As in tragedies like *Macbeth*, the weather and strange supernatural phenomena are responding to sinister human deeds from the past. The atmosphere of *La Lettre* is heavy with foreboding, which seems to spring from the relationship between two brothers.

The father of the family is desperately trying to deal with the sorry state of his own mental and physical condition. Something of a Beckettian figure (think of Estragon from *Waiting for Godot*), he is supported by his wife, who has had affairs with other men, including the father’s brother, and his daughter, Geneviève, who gets herself pregnant by a local boy. All of this is salt in the father’s wounds, caused initially by his treacherous brother, William, who started the current cycle of familial destruction when he had an affair with his future sister-in-law on her wedding day. He then ran off with all the money and hasn’t been seen since, but his presence pervades the play. Is he the one sending the letters? Is he the ghostly figure being seen around the town? Is he the father of the mother’s estranged son?

The engine for the intricate storyline is the preparation for a big family meal to which all members of the family are invited. The mother is continuously going down into the cellar to cut up meat for the party, and you can almost smell the stench of butchery in the air.

There is great anticipation and much talk throughout the one-and-a-half-hour play about whether the brother has returned and will show up. When at the very end, he emerges like a ghost from the darkness, his brother and sister-in-law seem delighted. But as they sit down to tuck into the stew, a truly macabre moment of truth occurs as the father finally exacts his revenge on his brother.

An exhilarating finale rounds off an enjoyable evening combining intensity and dark humor. Philippe Frécon does a good job as the father tortured by his inability to find meaning in life, while Patrick Azan offers up some endearingly funny moments as Aurélio, the man maddened by the letters in his pocket. The characters in this highly dysfunctional family are lacking in depth and seem rather disconnected from one another, but they serve the story well and at the end of the evening it is the storyline you won’t be forgetting in a hurry.

“La Lettre” de Pierre-Yves Chapalain

Catherine Gendre / Culturoril / 24 oct. 2008

Au bout du monde, dans un pays sans nom et un temps indéfini, une femme et sa fille s’empresent autour du père malade et agité. Par bribes, éclats, échos, les liens familiaux apparaissent au sein d’une membrane de gestes, d’habitudes et de paroles. Tout un quotidien intime et familial se révèle par touches. Puis arrive par une voie mystérieuse une lettre, écrite dans une langue inconnue, puis une autre, et une autre... semant le trouble dans les esprits, précipitant le désordre intime et larvé, ravivant le passé familial qui va étendre son emprise jusqu’à atteindre une puissance spectaculaire.



La Lettre, écrite et mise en scène par Pierre-Yves Chapalain, acteur remarquable notamment des spectacles de Joël Pommerat (la filiation, subtile, est sensible) tient à la fois de la tragédie antique et du polar contemporain. De la tragédie, car le passé familial pèse sur les membres de cette famille comme un fatum, s’immisçant en eux, les prenant dans sa nasse. Une force sourde, aux ramifications souterraines se répand, enflant telle une créature fantastique et terrible jusqu’à la monstruosité finale, qui se révèle comme une lumière aveuglante dans la scène ultime et inaugurale, vers laquelle tout se précipite. A cet endroit la tragédie rejoint le polar.

Le plateau, fait de chaises éparses ou empilées comme dans un vieux grenier, souillé de traces d’eau, de flaques, renvoie à l’âpreté des vies anciennes sur fond de landes arides. L’homme est face aux éléments, confronté à l’eau, à la terre, dans un rapport cru, que les lumières, du clair-obscur à la semi-pénombre, aiguïsent.



L’inconnu, l’archaïque est convoqué, pour ressurgir sous forme de barbarie. Chez ces êtres mis à l’épreuve d’eux-mêmes, embourbés dans le vaste réseau des forces primitives et des puissances souterraines, la cruauté, toujours présente en chacun de nous, fraye son chemin surprenant. *La Lettre* livre un mystère qui conserve son opacité singulière et puissante, Pierre-Yves Chapalain nous invite à appréhender un monde...

La Lettre, texte et mise en scène de Pierre-Yves Chapalain.

Avec : Patrick Azam, Philippe Frécon, Perrine Guffroy, Laure Guillem, Yann Richard, Catherine Vinatier, Margaret Zenou.

France Culture

Joëlle Gayot / Comme au théâtre / 27 octobre 2008

Au Théâtre de la Tempête on s'interroge devant l'étrange ambiance sur le plateau dirigé par l'auteur-metteur en scène Pierre-Yves Chapelain qui tente avec le spectacle « la lettre » une approche d'un registre du théâtre peu exploité: le fantastique. Mystérieux et inquiétant son texte renvoie, après un passage par des chemins pas toujours évidents, au cœur de la Tragédie Grecque. Les acteurs évoluent au milieu d'un tas de chaises sur une scène sombre et humide. C'est une représentation assez déroutante qui ne laisse pas indifférent même si elle ne convainc pas complètement.

La Lettre

Marie-Céline Nivière / La critique de Pariscope / 29 octobre 2008

Un coin de terre, perdu entre mer et ciel, un monde en suspension entre le passé, le présent et le futur. L'eau gagne, grignotant petit à petit l'espace des hommes. Une famille, habitant, au point le plus abandonné. Le père (Philippe Frécon) est en souffrance toujours près d'une mort imaginaire. La mère (Catherine Vinatier) semble la plus accrochée à ce monde, obnubilée par « toute cette viande à couper ». La fille (Margaret Zenou), la plus ancrée dans la réalité, qui a « hâte de vivre l'avenir ». Le fils (Perrine Guffroy), lui, fugace, ne rêve que de départ, de fuite. L'arrivée d'un vieil ami disparu depuis longtemps (Patrick Azam), de la sœur du père (Laure Guillem) et de son époux (Airy Routier), le médecin (Yann Richard) ajoute aux mystères. On sent que quelque chose les retient, les empêche de vivre une vie ordinaire. La tragédie réside dans ce passé qui se dévoile doucement. Il y a eu une guerre. Le père a toujours dû se battre pour exister face à un frère étrange, à la jeunesse éternelle, à l'allure féminine (interprété par Perrine Guffroy). Un monstre aux yeux de certains, un ange pour d'autre. Un homme à la limite des mondes. Son retour bouleverse l'ordre. La pièce de Pierre-Yves Chapelain nous promène dans un univers où le fantastique côtoie le réel. Sa mise en scène, liée étroitement à son texte, et le jeu au cordeau des comédiens magnifient ce grand poème onirique qui a des hauts et des creux, comme ceux des vagues qui s'échouent sur le rivage de la vie.

Julien Barret / rédaction du Pariscope / 24 oct 2008

Comme Wajdi Mouawad et Joël Pommerat dont il est un acteur fétiche, Pierre-Yves Chapelain incarne une nouvelle génération d'auteurs dramatiques qui écrivent en même temps qu'ils mettent en scène. Ici, l'oeuvre est protéiforme, assez mimétique de la réalité : les répliques des comédiens se chevauchent, leur diction résonne d'une façon étrange, chacun ayant la sienne propre. Dans un village sur le point d'être englouti par les eaux, une famille reçoit des lettres écrites dans une langue inconnue, indéchiffrable. Sur scène, au milieu d'un amas de chaises, les comédiens s'agitent, angoissent, exultent... Parfois, la recherche excessive de fantastique crée une impression d'inconsistance, d'irréalité, mais on ressort abasourdi de cette représentation d'une grande modernité.

La Lettre / Théâtre critiques

Froggy's delight / M.M. / Octobre 2008

Texte et mise en scène de Pierre-Yves Chapalain,
avec Patrick Azam, Philippe Frécon, Perrine Guffroy, Laure Guillem, Yann Richard, Airy Routier, Catherine Vinatier et Maragret Zenou.

L'écriture de **Pierre-Yves Chapalain** est pour le moins singulière, simple et dense, dans une langue étrange qui paraît familière, à moins que ce ne soit l'inverse, pour raconter l'homme et explorer les strates de l'inconscient.

Au bout du bout d'un monde sans âge où toujours les mêmes maux de l'inconscient resurgissent à la faveur d'un micro événement, tel ici une lettre d'un absent, comme ces alluvions sédimentaires qui, un jour, remontent à la surface sans action apparente, poussée par le bouillonnement magmatique des tréfonds de l'âme.

Dans une famille, un simple morceau de papier et quelques mots, "*La lettre*", va bouleverser le quotidien d'une famille et de chacun de ses membres, électron jamais totalement libre, toujours en résonance, soumis à d'inquiétants champs magnétiques.

Mettant en scène son propre texte dans un décor glauque d'eau de fin du monde plongé dans la semi obscurité, les corps apparaissent comme des fantômes, des réminiscences d'un passé toujours présent. Les comédiens, avec en tête **Catherine Vinatier**, lumineuse d'humanité, travaillent ce texte, qui oscille entre onirisme et tragique, avec un talent certain.

Et ce n'est que bien longtemps après avoir quitter la salle que le spectateur comprend cette citation de Maurice Maeterlinck mise en exergue par Pierre-Yves Chapalain : "Faire voir l'existence d'une âme en elle-même, au milieu de l'immensité qui n'est jamais inactive".

La Lettre et Madame de Sade

Joshka SCHIDLOW le 28 oct. 2008

Deux spectacles au climat vénéneux font les beaux jours d'octobre.

Rien à priori ne rapproche Madame de Sade de Yukio Mishima dont s'est emparé Jacques Vincey, un des metteurs les plus prometteurs du moment et La lettre écrit et mis en scène par Pierre -Yves Chapalain qui fut longtemps l'un des interprètes de Joël Pommerat. Ils ont pourtant en commun de naviguer dans les eaux saumâtres des relations familiales.

Le premier, plus stylisé, réunit un casting rutilant où l'on retrouve notamment Marilu Marini, Hélène Alexandridis et Anne Sée. Il se déroule dans la demeure de madame de Montreuil belle-mère du dit divin marquis alors que celui-ci est emprisonné tant pour ses convictions que pour ses actes. Vêtues de sorte de robe à panier qui leur donne au début des allures de marionnettes l'épouse du détenu et sa mère tiennent toutes deux des discours étincelants d'habileté. Les paroles provocantes ou faussement apaisantes des femmes de leur entourage aiguissent leur verve batailleuse. Fine manoeuvrière, madame de Montreuil tente de piéger sa fille dont elle connaît les frasques pour avoir envoyé un homme à sa solde assister en catimini aux nuits d'orgie auxquelles sa fille a participées. Mais celle-ci tient un discours désinhibé au cours duquel elle explique que c'est l'amour qu'elle voue à son mari, travaillé par une libido exigeante et pour lequel la violence est au coeur de la nature de l'homme, qui l'a portée à ses extrémités.

La lettre a pour cadre la maison menacée par les eaux d'un couple de paysans que mine des conflits aveugles. L'homme se persuade qu'il est gravement malade alors que docteur lui affirme qu'il se porte on ne peut mieux. On comprendra peu à peu qu'il est atteint non d'un mal physique mais d'une rage qui le dévore. L'objet de cette rage est son frère qui lui a tout pris y compris, ce qu'on comprendra en mettant au jour des zones enfouis du passé, ce qu'il a de plus cher. Lorsque ce frère qui a des allures de jeune homme ou plutôt de jeune femme réapparaîtra après des années d'absence, l'homme se vengera avec la même cruauté que celle des demi dieux des tragédies grecques.

Le climat fantastique de la pièce la rapproche de Maurice Maeterlinck. Mais alors que l'écrivain belge use d'un langage résolument lyrique, celui de Pierre Yves Chapalain est ordinaire et par à coup veiné de poésie. Faisant preuve d'une grande sureté dans dans la direction de ses interprètes, il réussit à assortir sa tragédie du terroir d'une touche d'humour. Le spectacle est en effet peuplé de personnages haut en couleur tel le médecin qui gagné par l'atmosphère ténébreuse de la maison se met soudain à hurler à plein poumons ou la soeur du paysan attirée comme un aimant par ceux que la mort menace. Son mari, lui, n'arrête de dire des âneries, ce qu'il sait pertinemment mais ne peut s'empêcher de faire.

Ces deux spectacles qui révèlent de façon si différente le caractère abyssal de nos ténèbres méritent, on l'a compris d'être découvertes

La lettre, de Pierre-Yves Chapalain

Marie Ordinis / 20 octobre 2008

Le dramaturge-metteur en scène a du métier, cela est plus que flagrant, il veut nous intriguer, nous perdre, en sorte que très vite nous ne sachions plus où donner de la réflexion, où regarder, qu'entendre, que comprendre, et sa saga-imbroglio fonctionne facilement au départ. Soit une histoire de famille : une fille et sa mère, un mari, un frère plutôt absent...disparu, mort, pourquoi et comment ? Voilà pour le fil dit conducteur mais il va falloir s'accrocher parce que très vite on comprend qu'il est plus qu'élastique, et qu'en fait la trame de l'histoire n'est qu'un prétexte à faire défiler des scènes habilement concoctées impliquant de manière équitable, l'un après l'autre ou plus souvent ensemble, huit comédiens aux registres différents, donc complémentaires. Effet mosaïque. Mais très vite on a l'impression d'assister à un mélomélodrame, un cocasse 'à la manière de' genre exercices de style. Le texte, les situations, l'écriture avec toutes ses jolieses, mais qui peut parfois sembler laborieuse, tout sent le déjà vu, avec réminiscences et références à...on ne vous énumérera pas tous ses dramaturges de dilection. Thomas Bernhard est probablement là, lui aussi, fricotant avec ... ce serait trop long de recenser ceux que Pierre-Yves Chapalain convoque ou dont il revendique le parrainage. Mais sa mise en scène et sa scénographie séduisent: des centaines de chaises qu'on découvre quand les projecteurs interviennent ; elles sont empilées à droite et à gauche du plateau alors qu'à l'avant-scène il n'y en avait au départ qu'une petite demi-douzaine, salut monsieur Ionesco. Lumières très élaborées, musiques de fond vrombissantes ou plus qu'étranges : techniquement tout est parfait, mais pourquoi ce vague à l'âme, probablement existentiel, et cette impression de vide ce soir-là à la sortie du théâtre de la Tempête ?

Une sortie "coup de coeur" au théâtre : "La lettre"

Bibliothèque de l'ENS Cachan / Patrice Aurand / octobre 2008

La découverte d'un auteur, des comédiens d'une justesse et d'une force trop rares sont un grand bonheur qu'il faut absolument partager.



La lettre, de Pierre-Yves Chapalain

Avoir vu tant de pièces, et se demander encore si l'on sera surpris, emporté par un texte, c'est toujours la question qui vient. Et ici la perspective de découvrir un auteur qui monte son propre texte, cela aiguise la curiosité.

Cela commence dans une lumière colorée, où la pénombre distille un mystère, qui ne me quittera pas. On devine la mer, le ressac contre lequel bute la vie de ces hommes. La parole hésite, une histoire de famille complexe se dessine.

C'est une écriture faite de couches successives qui entrent dans les corps. Le fantastique se mêle avec le surréalisme et la tragédie grecque.

Tragédie intime Entretien

Entretien avec Pierre-Yves Chapalain / réalisé par Gwénola David / La terrasse N°161 / OCT. 2008

Une lettre soudain découverte dans une poche, rédigée dans un code inconnu, et voilà le quotidien d'une vie de famille qui se brouille, se dérègle peu à peu, irrésistiblement. Le présent s'obscurcit, voilé par l'ombre des souvenirs et la menace sourde des haines mal émouvetées. Avec *La lettre*, Pierre-Yves Chapalain révèle la tragédie couvée sous l'épais feuillage du quotidien.

On vous connaît comme acteur, fidèle compagnon de route de Joël Pommerat. Comment êtes-vous passé à l'écriture et à la mise en scène ?

J'écris depuis longtemps. Puis le désir est venu de rendre cette parole vivante, d'entendre cette langue singulière, qui me vient de mes parents. Une langue parfois hors des usages syntaxiques, faite d'irrégularités et de trouées d'où surgissent des images, des sensations qui se déploient sans logique linéaire apparente mais suivant pourtant un cours implacable. J'ai commencé par un monologue que j'ai joué. Aujourd'hui, je veux me mettre hors du plateau pour voir de l'extérieur, pour changer l'angle du regard. Ma démarche est sans doute née d'un questionnement d'identité, qui d'ailleurs travaille beaucoup les personnages de ma pièce. A travers le processus de création de Joël Pommerat, j'entends des résonances de moi-même dans son écriture. C'est une autre façon de les entendre que je tente aujourd'hui. « Le texte frotte des situations quotidiennes, prosaïques, et des forces archaïques, obscures, intemporelles, qui agissent les êtres, comme dans le théâtre antique. »

La pièce tire ses fils sur la trame de la tragédie grecque mais s'inscrit dans le quotidien d'une famille « ordinaire ». Pourquoi ?

Plusieurs niveaux se superposent dans le récit, qui fonctionne par échos, sur les ressorts du suspense. L'histoire se déroule dans la maison d'une famille, banale semble-t-il. L'intrusion d'un élément étranger va peu à peu modifier le comportement des uns et des autres, soudain confrontés à des faits inexplicables, à des forces invisibles, à l'incertitude, à l'angoisse. Ce changement craquelle le rempart des silences, exhume des questionnements sur la filiation. L'ombre des souvenirs, l'énigme des disparus habitent ces gens. Des secrets enfouis durant des années finissent par s'échapper, le passé par se révéler. Le texte frotte des situations quotidiennes, prosaïques, et des forces archaïques, obscures, intemporelles, qui agissent les êtres, comme dans le théâtre antique. Ce tragique-là, qui flirte parfois avec le clownesque, correspond pour moi à notre expérience individuelle, plus que les grandes épopées. Il est éminemment contemporain.

On sent aussi l'influence de Maeterlinck, dans la manière d'écriture...

Ses pièces m'ont beaucoup marqué, parce qu'elles laissent entrevoir un sens au-delà et deviner des mondes insoupçonnés, prêts à surgir, au seuil du réel.

« Ne surtout pas composer ni fabriquer un personnage, il est très important d'aller chercher dans sa propre humanité et d'être au présent » écrivez-vous dans les didascalies. Comment parvenir à ce parler simple, à dépouiller le jeu de tout artifice ?

Nous essayons d'ancrer le récit dans un ici et maintenant, d'amener le public à être parti prenante de l'intimité qui se déroule sur le plateau. Le travail s'appuie sur la mise en confiance, pour que les comédiens mettent en jeu ce qui se passe en eux quand ils disent les mots, pour qu'ils trouvent la force d'évidence du texte. Comme dans un documentaire filmé sur le vif.